

The background of the cover is a classical painting. It shows a close-up of a hand in a dark sleeve holding a quill pen, poised to write on a document. The document is open on a desk, and several large, leather-bound books are visible in the background. The lighting is dramatic, highlighting the hand and the quill against a darker, shadowed background.

**VOLTAIRE
D'ALEMBERT
CONDORCET**

Correspondance secrète

PRÉFACE DE LINDA GIL

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Voici rassemblée pour la première fois la correspondance secrète d'une petite bande de philosophes du siècle des Lumières, qui se surnommaient secrètement Raton et les deux Bertrand. Voltaire, D'Alembert et Condorcet forment un trio. Jouant constamment sur la référence à la fable de La Fontaine d'où ils ont tiré leurs noms de code, ils mènent combat pour porter la philosophie au pouvoir et renverser les fanatiques qui hantent les salons de Versailles et les couloirs ministériels. Face au progrès des Lumières, dévots et conservateurs, sentant la partie leur échapper, durcissent leurs attaques. La correspondance des trois philosophes, unis depuis la rencontre à Ferney de 1770, donne à lire leurs stratégies de résistance et de lutte face à une monarchie qu'ils espèrent encore gagner à leur cause.

Collection dirigée par Lidia Breda

VOLTAIRE
DANS LA MÊME COLLECTION

Lettres (1711-1778)

Mélanges de philosophie, de morale et de politique

Voltaire
D'Alembert
Condorcet

Correspondance secrète

Édition, préface et notes de Linda Gil

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Couverture : Paulin Guérin, *Portrait de l'abbé de
Lamennais* © Archives Charmet / Bridgeman Images

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2021
pour la présente édition

ISBN : 978-2-7436-5390-3

À Irène
À Nicolas

Je suis devenu un malin vieillard. [...] J'ai souffert quarante ans les outrages des bigots et des polissons. J'ai vu qu'il n'y avait rien à gagner à être modéré ; et que c'est une duperie. Il faut faire la guerre et mourir noblement *sur un tas de bigots immolés à mes pieds.*

Riez, et aimez-moi. Confondez l'infâme le plus que vous pourrez.

VOLTAIRE à D'ALEMBERT,
20 avril 1761

Introduction

Raton et les deux Bertrand

Voltaire, D'Alembert et Condorcet :
un trio épistolaire

Été 1770. Voltaire a 76 ans. Il vit en exil, sur la frontière suisse, depuis quinze ans. Il n'a pas remis les pieds à Paris depuis 1750. Il a compris que le combat pour lire, pour écrire et pour penser librement passerait par une vie de proscrit pour laquelle il était bien peu fait. Il continue néanmoins, depuis Ferney, de s'intéresser à l'actualité littéraire et politique. Sa réputation, sa célébrité sont désormais européennes. Il reçoit continuellement des visiteurs qui lui apportent des nouvelles de la capitale et d'ailleurs. Malgré l'exil et la distance, Voltaire a développé son action, son réseau, son influence, et Ferney

est devenu le lieu d'un contre-pouvoir. C'est là qu'il a engagé la lutte contre l'Infâme. Depuis la grande bataille de l'*Encyclopédie*, ceux que leurs adversaires appellent parfois les *cacouacs* ont compris que la philosophie est un combat politique. Avec Diderot, et surtout avec D'Alembert, Voltaire entretient une correspondance assidue. Ensemble, ils ont cherché des stratégies pour contourner la censure. Voltaire a proposé d'accueillir les encyclopédistes et de fonder une colonie à l'abri des représailles du parti dévot et de l'appareil d'État. Mais Diderot refuse de quitter Paris et Voltaire, constamment sur ses gardes, poursuit le combat en franc-tireur. Malgré les attaques contre la philosophie, il ne cesse de faire l'éloge de la liberté de pensée et manifeste sa foi dans le progrès des idées. Il prêche la tolérance, et la séparation de l'Église et de l'État, en précurseur de la laïcité. Une partie de ses écrits a pour but de jeter l'opprobre sur la « canaille » des journalistes et des théologiens à la solde du pouvoir et de l'Église, qui prétendent fonder la morale sur des principes religieux, ou qui font de la religion le garant de l'ordre moral. Il répète que c'est là son ultime combat et qu'il y laissera sa vie si nécessaire. Contre tous les tartuffes de France et de Navarre, il guerroye à coups de pamphlets, de satires et de pâtés qu'il leur envoie

à la figure. L'Infâme est une hydre aux mille visages, et Voltaire, nouvel Ulysse, « l'homme aux mille ruses ». On l'accuse de se répéter, de radoter. Mais pour qui écrit-il ? Voltaire veut former une jeunesse trop souvent inconsciente. Il s'en explique : « Nous l'avons déjà dit ailleurs, et nous le répétons : pourquoi ? Parce que les jeunes Welches, pour l'édification de qui nous écrivons, lisent en courant, et oublient ce qu'ils lisent. »

Été 1770. La monarchie française et l'Église catholique, qui ont partie liée, poursuivent leur offensive contre les Lumières. Antoine Séguier, avocat général au parlement de Paris, peaufine sa nouvelle attaque. Le 18 août, il prononce un réquisitoire contre « les mauvais livres ». Ce jour-là, un arrêt du parlement condamne « à être lacérés et brûlés différents livres ou brochures, comme impies, blasphématoires et séditieux, tendant à détruire toute idée de la Divinité, à soulever le Peuple contre la Religion et le Gouvernement, à renverser tous les Principes de la sûreté et de l'honnêteté publique, et à détourner les sujets de l'obéissance due à leur souverain ». Tout est dit. Nouvel épisode d'une longue histoire de la censure, acharnée à lutter contre « l'horrible danger de la lecture ». Voltaire le rappelait encore à D'Alembert dans une lettre du 15 mars 1769 : « Le parlement commença son

cercle d'imbécillité en confisquant, sous Louis XI, les premiers livres imprimés qu'on apporta d'Allemagne, en prenant les imprimeurs pour des sorciers : il a gravement condamné l'*Encyclopédie* et l'inoculation. » Voltaire est depuis longtemps identifié par les autorités politiques comme un individu dangereux, un agitateur à surveiller, et par les autorités ecclésiastiques comme un auteur impie et débauché, accusé de corrompre la jeunesse. Avant de mettre à mort le jeune François de La Barre, inculpé pour blasphème, n'a-t-on pas cloué sur sa poitrine un exemplaire du *Dictionnaire philosophique* ? Voltaire en est resté traumatisé : « J'ai toujours la place d'Abbeville devant les yeux. Les Français oublient tout, et trop vite. Pour moi j'ai la fièvre tous les ans le 24 août, jour de la Saint-Barthélemy », écrit-il à Turgot en janvier de cette année 1770.

Au printemps, ses amis philosophes ont rendu un hommage au vieil écrivain. Une souscription a été lancée pour commander une statue le représentant, façon philosophe antique. C'est D'Alembert qui a dirigé les opérations. Le sculpteur Pigalle arrive à Ferney au début du mois de juin : « Vous le recevrez comme Virgile aurait reçu Phidias, si Phidias avait vécu du temps de Virgile et qu'il eût été envoyé par les Romains pour leur conserver les traits du plus illustre de

leurs compatriotes. C'est le plus célèbre de nos artistes qui vient, avec enthousiasme, pour transmettre aux siècles futurs la physionomie et l'âme de l'homme le plus célèbre de notre siècle ; et, ce qui doit encore plus toucher votre cœur, qui vient de la part de vos admirateurs et de vos amis, pour éterniser sur le marbre leur attachement et leur admiration pour vous. » Voltaire mesure la portée politique du geste : « C'est un beau soufflet, mon cher et vrai philosophe, que vous donnez au fanatisme et aux lâches valets de ce monstre. Vous employez l'art du plus habile sculpteur de l'Europe pour laisser un témoignage d'amitié à votre vieil enfant perdu, à l'ennemi des tyrans, des Ganganelli, des Pompignan et des Fréron. Vous écrasez sous ce marbre la superstition qui levait encore la tête. » Le *Voltaire nu* est aujourd'hui installé au Louvre. Autant dire que si les écrivains des Lumières et leurs lecteurs identifient en Voltaire leur figure tutélaire, c'est aussi le désigner comme le responsable de cette prolifération des « mauvais livres ». D'Alembert prévient son ami : « Je sais, mon cher maître, qu'on vous a écrit de Paris, pour tâcher d'empoisonner votre plaisir, que ce n'est point à l'auteur de *La Henriade*, de *Zaïre*, etc., que nous élevons ce monument, mais au destructeur de la religion. » Les publications matérialistes se succèdent à un

rythme soutenu et rencontrent une audience de plus en plus large. Cet été-là, un nouveau livre, le *Système de la nature*, inquiète surtout les autorités. Anonyme, il est l'ouvrage de d'Holbach, un savant d'origine allemande qui vit en France. C'est un encyclopédiste, lui aussi, qui publie depuis une dizaine d'années des ouvrages de philosophie. Il est ouvertement athée. Voltaire, une fois de plus, est désigné comme le responsable de cette décadence. Louis XV dépêche Antoine Séguier à Ferney, avec pour mission de menacer le vieux philosophe de représailles plus sévères s'il poursuit son action à la tête de la « secte des encyclopédistes ».

Été 1770. D'Alembert souffre de dépression. Il écrit à son ami Voltaire le 30 juin et lui confie qu'il est saisi, « depuis quelques jours », d'une « profonde mélancolie ». Ils se connaissent depuis 1746. Ils se sont rencontrés à Paris, l'année où Voltaire a été élu à l'Académie française et où D'Alembert est entré à l'Académie des Sciences. Il a déjà rendu visite en 1756 à son ami, alors installé dans la maison des « Délices » à Genève, où ils ont esquissé ensemble pour l'*Encyclopédie* le projet de l'article « Genève », qui a tant fait de scandale. Leur correspondance est intense. Ils sont engagés dans le même combat, mais selon des logiques distinctes. D'Alembert

se dit prisonnier de sa position académique, tandis que Voltaire, en exil, est plus libre. D'Alembert exhorte Voltaire à la lutte : « Pour moi, qui ai les mains liées par le despotisme ministériel et sacerdotal, je ne puis que faire comme Moïse, les lever au ciel pendant que vous combattez », lui écrit-il le 19 janvier 1769. Leur philosophie commune est le ciment de leur amitié : « Un être véritablement pensant me console de ma vieillesse, de mes maladies, des fripons et des sots », répète Voltaire à son correspondant. Le 4 août 1770, D'Alembert annonce à son vieil ami son projet de voyage : « J'aurai bientôt le plaisir de vous embrasser. Tous mes amis me conseillent le voyage d'Italie pour rétablir ma tête, j'y suis comme résolu, et ce voyage me fera, comme vous croyez bien, passer par Ferney, soit en allant, soit en revenant, soit en allant et en revenant. » Voltaire, qui se revendique plus malade encore, réplique non sans humour : « *Vanitas vanitatum*, quand la machine est épuisée ; c'est une plaisante chose que la pensée dépende absolument de l'estomac, et que malgré cela les meilleurs estomacs ne soient pas les meilleurs penseurs. Si je suis mort quand vous passerez par Ferney, Mme Denis vous fera les honneurs de la maison. » D'Alembert fait ses préparatifs, prévient ses amis. Le 12 septembre, il écrit

à Joseph Lagrange, mathématicien comme lui : « Le marquis de Condorcet, qui ainsi que moi graisse ses bottes pour partir, vous fait mille compliments. » Les deux voyageurs quittent Paris le 16 septembre et arrivent à Ferney aux alentours du 23 septembre.

Le même jour, Antoine Séguier repart pour Paris. « Je ne sais s'il vous paraîtra aussi plaisant qu'à moi, que M. Séguier soit venu dans mon ermitage le même jour que M. D'Alembert y arriva », écrit Voltaire à sa confidente Marie du Deffand. Il raconte la scène à plusieurs de ses amis : « Il ne s'en est fallu qu'un quart d'heure que M. Séguier et M. D'Alembert ne se soient rencontrés chez moi. Cela eût été assez plaisant. » Voltaire précise : « Il arriva à Ferney dans le moment où M. Séguier en partait. J'aurais bien voulu qu'ils eussent dîné ensemble, mais Dieu n'a pas permis cette plaisante scène. » D'Alembert et Condorcet passent quinze jours à Ferney, d'où ils repartent le 8 ou le 9 octobre en direction de Montpellier, en passant par Lyon et Aix-en-Provence. Les quinze jours qu'ils passent ensemble sont animés par des échanges nourris au sein de ce trio étonnant qui représente les trois générations des Lumières : Voltaire a 76 ans, D'Alembert en a 53, Condorcet 27. Le vieillard souffreteux, solitaire et malicieux est

ragaillardi. La mélancolie de D'Alembert elle aussi s'est évaporée. « Non seulement il n'a point de mélancolie, mais il dissipe toute la mienne. Il me fait oublier la langueur qui m'accable », assure Voltaire. Il écrit à plusieurs de ses amis pour leur faire part du plaisir, de la connivence intellectuelle et de l'amitié qui désormais lient les trois hommes. Au pied du mont Jura, ils échangent leurs vues sur la crise économique, politique, culturelle et morale qui marque la fin de l'Ancien Régime. Ils débattent de l'*Encyclopédie*, de mathématiques, de l'académie, de littérature. « Les Welches sont déchaînés contre la philosophie. » Ensemble, ils élaborent des stratégies de riposte. « On traite les gens de Lettres comme du temps où on les prenait pour des sorciers. » Un pacte se noue entre eux : « Ô mes philosophes ! il faudrait marcher serrés comme la phalange macédonienne » s'exclame Voltaire. Ces trois-là ne vont plus cesser de s'écrire, pour tenter de combler l'absence, la distance. La correspondance est un pis-aller. Les lettres sont ouvertes et lues par les espions du roi. Il faut ruser, trouver des « occasions » sûres, des passeurs de confiance. Quelques-uns sont des traîtres, au service du « cabinet noir », mais nos philosophes ne le savent pas toujours. Cette correspondance secrète livre un témoignage unique

sur leur combat et sur la vie politique de cette période des années 1770-1778, où le changement de règne et l'avènement de Louis XVI modifient le rapport de force entre le parti philosophique, splendidement illustré par le trio Voltaire-D'Alembert-Condorcet, et la monarchie d'Ancien Régime. La correspondance des trois philosophes, unis depuis la rencontre à Ferney de 1770, donne à lire leurs stratégies de résistance et de combat face à une monarchie qu'ils espèrent encore gagner à leur cause et au parti conservateur qui, sentant la partie lui échapper face au progrès des Lumières, durcit ses attaques et ses positions. Dans leurs échanges, les trois hommes mènent campagne, organisent leurs manœuvres pour occuper le terrain et saper les positions de leurs adversaires. Jésuites, parlementaires, universitaires, censeurs, journalistes à la solde de la monarchie, ecclésiastiques fanatisés, l'Infâme a mille visages et ne cesse de se dérober.

Les trois hommes au fil de leurs lettres font preuve d'humour, jouant constamment sur la référence à la fable de La Fontaine d'où ils ont tiré leurs noms de code. Voltaire surtout fait de l'humour une stratégie de résistance. Il ne cesse de s'inventer de nouveaux masques, de nouveaux pseudonymes, tous plus facétieux les uns que les autres, derrière lesquels il s'abrite pour

escarmoucher. Il est le singe de la fable, agile et rusé : c'est lui qui tire les marrons du feu pour régaler ses petits camarades, qui en redemandent. Cette image n'est pas nouvelle. Dès 1738, Voltaire emploie régulièrement cette référence à la fable de La Fontaine, « Le singe et le chat ». C'est lui qui propose à D'Alembert d'adopter ces surnoms : il sera désormais Raton, le chat, et D'Alembert sera Bertrand le singe. Rapidement, D'Alembert fera entrer Condorcet dans le jeu en le nommant Bertrand Condorcet. Voltaire s'adressera donc aux deux Bertrand. Dans le trio, on s'en doute, c'est Voltaire qui mène la danse, et qui tire les marrons du feu pour ses camarades, occupés à se régaler des facéties, des fusées, des rogatons que le patriarche ne cesse d'envoyer depuis Ferney. Mais ce n'est pas un jeu ni une partie de plaisir. Il faut combattre « les vieilles têtes rongées de la teigne de la barbarie », les « maroufles [...] qui se croient encore au quatorzième siècle », les « cuistres en mitre, en robe, en bonnet carré [...] ligués [...] contre le sens commun ». Tous trois partagent la même « horreur de toutes ces disputes ecclésiastiques ». Voltaire le répète : « C'est là mon objet, je ne m'en écarte point, c'est la Tolérance que je veux, c'est la religion que je prêche. »

Cette correspondance révèle les logiques de collaboration qui unissent les trois philosophes. Voltaire obéit aux sollicitations de ses alliés parisiens, sensible comme eux à l'urgence des combats à mener pour tenter de contrer des manœuvres réactionnaires, au plus près des réalités politiques de leur temps. Condorcet et D'Alembert ont conscience de la modernité de Voltaire. Pour Condorcet pourtant, le patriarche pouvait sembler d'un autre temps, lui qui avait commencé sa carrière d'homme de lettres au Grand Siècle. C'est dire s'il était vieux. Lorsqu'il débarque à Ferney, il est accueilli par un vieillard en perruque et robe de chambre qui s'exprime dans la langue de Saint-Simon, qui a connu Louis XIV, Ninon de Lenclos et la Bastille. Mais Condorcet comprend très vite que Voltaire est bien de son temps, qu'il est au fait des affaires les plus récentes et surtout qu'il vient d'inventer l'action directe en politique. Avec l'affaire Calas, Voltaire est entré par effraction dans le champ en dehors duquel le pouvoir monarchique a bien pris soin de le tenir depuis longtemps. Très jeune, il avait commencé à observer de près son environnement et le fonctionnement des institutions, repoussant les explications religieuses du monde et choisissant ses relations parmi les rares libres penseurs des années 1712-1715.

Exilé et emprisonné à maintes reprises, il est bien cette légende vivante, mais, écrit Condorcet à son ami Turgot, « j'ai trouvé Voltaire si plein d'activité et d'esprit qu'on serait tenté de le croire immortel, si un peu d'injustice envers Rousseau, et trop de sensibilité au sujet des sottises de Fréron, ne faisaient apercevoir qu'il est homme ». Condorcet ne sera pas déçu. Voltaire poursuit sans relâche son combat pour « écraser l'Infâme », enrôlant désormais le jeune Condorcet qui entre en philosophie à l'école de Voltaire. « Je braverai les scélérats persécuteurs jusqu'à mon dernier moment », avait-il promis à D'Alembert. À ses deux disciples, il restera encore beaucoup à accomplir.

Linda GIL

Notices biographiques

Voltaire (1694-1778), né François-Marie Arouet, est un écrivain et philosophe français, formé chez les jésuites à Paris puis à la philosophie en Angleterre. Il a commencé sa carrière comme poète et tragédien, devenant très rapidement célèbre pour le tour politique et engagé de ses écrits. Constamment censuré, il mène une vie d'exilé et de proscrit en France, en Angleterre, en Prusse et en Suisse. Pratiquant tous les genres littéraires, il ne cesse de questionner la place de la religion, dénonçant les abus de l'Église et les rapports qu'elle entretient avec le pouvoir et son emprise sur les individus, sur la morale et sur la société, cherchant à fournir à ses lecteurs les moyens d'une réflexion critique et d'une émancipation intellectuelle. C'est l'un des principaux représentants de la pensée des Lumières.

Condorcet (1743-1794) est un mathématicien et géomètre, membre de l'Académie des sciences dont il devient le secrétaire perpétuel en 1776. Sa rencontre avec Voltaire en 1770 le sensibilise aux questions littéraires et surtout philosophiques. Il collabore avec les encyclopédistes et avec Voltaire pour les affaires judiciaires. Son engagement politique prend forme lorsqu'il est nommé inspecteur des Monnaies en 1774 sous le gouvernement Turgot. Il développe des travaux importants sur la mathématique sociale et politique et sur les probabilités. Sous la Révolution, membre du parti girondin, il propose un projet de Constitution qui déplaît à Robespierre. Décrété d'arrestation en juillet 1793, il est contraint de se cacher avant d'être arrêté et emprisonné. Il est retrouvé mort le lendemain dans sa cellule. Les causes de sa mort n'ont jamais été élucidées.

D'Alembert (1717-1783) est un mathématicien et philosophe. Enfant trouvé, élève brillant, il entre à l'Académie des sciences : spécialiste d'algèbre, de dynamique et de mécanique. Son *Traité de dynamique* (1743) est fondé sur le « principe de d'Alembert », qui ramène la dynamique à la statique. En 1746, il donne la première démonstration du théorème fondamental de

l'algèbre et propose une méthode de résolution des systèmes d'équations différentielles. Au cœur du mouvement des Lumières, il dirige l'*Encyclopédie* avec Diderot avant d'abandonner le projet sous la pression de la censure et de la persécution. Il s'intéresse de plus en plus aux lettres et aux arts, publiant des essais sur la musique, sur le langage, sur la poésie et sur la philosophie. Il est élu secrétaire perpétuel de l'Académie française en 1772.

Note sur l'édition

Jusqu'à présent, seule la correspondance Voltaire-D'Alembert avait fait l'objet d'éditions séparées anciennes, dans les *Œuvres complètes* de Voltaire. La correspondance Voltaire-Condorcet avait dès l'édition de Kehl été versée dans la correspondance générale de l'écrivain. Cet ensemble épistolaire est difficile d'accès aujourd'hui, dispersé dans les *Œuvres complètes* de Voltaire éditées à Oxford par la Voltaire Foundation.

Environ 250 lettres de cette correspondance nous sont parvenues. D'un côté, 173 lettres de Voltaire : 9 adressées conjointement aux deux savants parisiens, 100 à D'Alembert et 64 à Condorcet. De l'autre côté, 46 lettres de D'Alembert à Voltaire et 26 de Condorcet à Voltaire. Il faut aussi tenir compte des

lettres perdues. Parfois, les lettres adressées par Voltaire séparément, à D'Alembert ou à Condorcet, sont en réalité adressées aux deux savants.

Nous avons donc pris le parti d'opérer une sélection des lettres. Autant que possible, nous avons donné des lettres intégrales. Parfois, nous avons dû faire le choix de les tronquer, en indiquant les coupures, avec toujours le souci de proposer un ensemble cohérent, lisible et d'une dimension raisonnable.

Sauf indication contraire, les lettres de Voltaire sont toutes écrites depuis Ferney, celles de Condorcet et D'Alembert de Paris. De nombreuses lettres, envoyées par messenger spécial, ne portent que le nom du destinataire. Les adresses des correspondants, telles qu'elles figurent sur certaines enveloppes, sont les suivantes :

Monsieur de Voltaire
de l'Académie française
Gentilhomme de la chambre du roi
au château de Ferney
*Pays de Gex

Voltaire envoie ses lettres à D'Alembert à :

Monsieur d'Alembert
des académies etc.
rue Michel le Comte
À Paris.

Puis, après le décès de Julie de Lespinasse, les lettres sont adressées *au Louvre / à Paris*.

Après sa nomination dans le cabinet Turgot, Condorcet emménage à l'Hôtel des Monnaies. Pourtant, durant toute la période les lettres sont adressées à :

Monsieur Le Marquis de Condorcet,
de l'académie des sciences
rue de Bourbon
Faubourg St Germain
à Paris

Nous avons harmonisé et rétabli les dates, sauf exception, lorsque la formulation revêt une signification particulière.

Le texte des lettres a été revu à partir des originaux ou de copies d'époque. Dans l'ensemble, nous avons suivi le texte de l'édition Besterman¹, mais nous avons rétabli des leçons fautives, modernisé l'orthographe et, lorsque la compréhension s'en trouvait compromise, la ponctuation.

Pour l'annotation, nous avons parfois suivi certaines informations de l'édition Besterman, que nous avons complétée.

L. G.

Correspondance secrète

1. Voltaire à Condorcet

11 octobre 1770

Le vieux malade de Ferney embrasse de ses deux maigres bras les deux voyageurs philosophes qui ont adouci ses maux pendant quinze jours.

Voici une lettre qui arrive pour M. le marquis de Condorcet².

Un grand courtisan m'a envoyé une singulière réfutation du *Système de la nature*, dans laquelle il dit que la nouvelle philosophie amènera une révolution horrible si on ne la prévient pas³. Tous ces cris s'évanouiront et la philosophie restera. Au bout du compte elle est la consolatrice de la vie, et son contraire en est le poison. Laissez faire, il est impossible d'empêcher de penser

et plus on pensera, moins les hommes seront malheureux. Vous verrez de beaux jours, vous les ferez, cette idée égaye la fin des miens.

Agréez, Messieurs, les regrets de l'oncle et de la nièce.

2. Voltaire à D'Alembert

2 novembre 1770

Mon cher philosophe, j'aurais bien embrassé votre voyageur qui m'apportait une lettre de vous, mais j'étais dans un accès violent des maux qui m'accablent sans relâche.

Un grand mal moral qui pourra bien aller jusqu'au physique, c'est la publication du *Système de la nature*. Ce livre a rendu tous les philosophes exécrables aux yeux du roi et de toute la cour. M. Séguier que j'ai vu n'a rien fait que par un ordre exprès du roi⁴. L'éditeur de ce fatal ouvrage a perdu la philosophie à jamais dans l'esprit de tous les magistrats et de tous les pères de famille qui sentent combien l'athéisme peut être dangereux pour la société.